

L'ÉDUCATION MATERNELLE DANS L'ÉCOLE

PREMIÈRE PARTIE - ÉDUCATION

CHAPITRE III - QU'EST-CE QU'UNE ÉCOLE MATERNELLE ?

L'école maternelle est une famille agrandie. - A l'école maternelle, il faut de l'air, de l'activité, de la nourriture, de la propreté. - La cantine scolaire. - Ce que c'est qu'un enfant propre. - Nécessité de convaincre les parents. - Il faut cependant user d'indulgence dans les premiers jours, à cause de la difficulté pour l'enfant de s'acclimater à l'école maternelle. - Aguerir n'est pas faire souffrir. - Les engelures. - L'enfant apportera un jouet dans sa poche ou dans son panier. - L'assiette de la petite fille.

« Les écoles maternelles, dit le règlement du 2 août 1882, sont des établissements d'éducation où les enfants des deux sexes reçoivent les soins que réclame leur développement physique, intellectuel et moral. », comme ils les recevraient, ajoutons-nous, dans leur famille, d'une mère intelligente et tendre.

L'école maternelle est une famille agrandie ; la directrice est la mère d'un grand nombre d'enfants. Or, que font les enfants de deux à quatre ans élevés dans leur famille ? Ils rivalisent avec les oiseaux d'activité incessante et de gazouillements ininterrompus. Ils ne font rien de précis, – *ils ne prennent pas de leçons*, surtout, - mais ils font ce qu'ils ont à faire, puisqu'ils se développent physiquement, intellectuellement et moralement, sans effort, au moins sans effort apparent, d'une façon normale, et sans que leur mère ait l'air d'y toucher. Ils bougent tant qu'ils ont besoin de bouger ; ils s'occupent - comme s'ils étaient payés à la journée - à essayer, puis à dépenser leurs forces : ils apprennent, sans s'en douter, le nom et les usages des objets qui les entourent ; leur vocabulaire, d'abord restreint au simple « papa » et « maman », s'enrichit tous les jours ; heureux de leurs conquêtes quotidiennes, ils causent avec leur mère, avec leur père, avec les animaux, avec eux-mêmes, de ce qu'ils voient, de ce qu'ils font, de ce qui les fâche, de ce qui leur fait plaisir ; sans s'en douter aussi, ils apprennent à vivre en société. Puis, quand ils sont las, d'eux-mêmes ils se reposent.

Quoi de plus facile et de plus intéressant que de les guider dans la voie où ils s'engagent ?

Je n'ai jamais vu oisif un enfant bien portant ; mais encore faut-il quelques éléments à son activité. Dans une chambre nue, sans aucun objet à portée de sa main, l'enfant deviendrait triste ce qui serait anormal.

Mais il est si accommodant sur le matériel qu'on met à sa disposition ! Terre, sable, chiffons, papier, morceau de bois, feuille verte ou feuille sèche, tout lui est bon pourvu qu'il puisse en faire, lui, quelque chose, et qu'à ce quelque chose il imprime sa petite personnalité. Tel jouet luxueux, mais immuable dans sa forme, ne lui plaît qu'un instant, tandis que le sable, les cailloux, la ficelle l'intéressent tous les jours.

Mais n'anticipons pas.

Le développement physique de l'enfant réclame de l'air, de la lumière, du mouvement, de la nourriture, de la propreté.

L'air. - La plupart des écoles maternelles, sauf celles qui sont de construction récente, ne peuvent en donner que dans une mesure bien parcimonieuse, mais encore faut-il qu'elles donnent tout ce qu'elles peuvent donner, et que les directrices s'appliquent à tirer le meilleur parti possible de conditions trop souvent défectueuses.

La plus grande partie de la journée devrait se passer dans la cour, à l'ombre l'été, au soleil l'hiver ; pendant le même temps il faudrait tenir grandes ouvertes les fenêtres de la classe et du préau. On a, en général, trop peur de l'air, qui est un des éléments essentiels de la vie ; on ne redoute pas assez l'air vicié, qui est un poison.

En faisant entrer l'air dans le local de l'école maternelle, on y fait également entrer le soleil, le grand purificateur.

L'activité. - Elle dépendra surtout de la façon judicieuse dont les directrices régleront l'emploi du temps de leurs petits élèves, et du matériel que les municipalités mettront à leur disposition. Ce matériel doit être un matériel de *jeux*. Les enfants sont-ils dans la cour : les uns joueront avec le sable, remplissant des seaux, les vidant pour faire des « pâtés », creusant des puits, construisant des fours ; les autres, à l'aide de *brouettés*, feront les charrois ; d'autres iront jouer au *ballon*, aux *quilles*.

A un signal donné, tous se mettront en rang et feront des mouvements *gymnastiques*, ou encore ils danseront des rondes.

Mais la lassitude viendra, le jeu languira, quelques querelles s'élèveront peut-être ; c'est le moment de changer d'occupation. Les enfants s'assoieront devant leurs tables, - dans les écoles maternelles privilégiées ; - armés d'un crayon, ils exécuteront sur l'ardoise de beaux *dessins* qui feront leur joie, puis ils *tisseront* des *lacets*, ils élèveront des *édifices de cubes*. Enfin, la directrice leur montrera des images et leur apprendra à regarder, à reconnaître et à désigner par leur nom les choses qu'ils auront sous les yeux.

Et si le sommeil vient ? L'enfant dormira. Et, à ce sujet, je ne serais pas éloignée, pour ma part, de rétablir, dans certaines conditions, quelque chose d'analogue à ce qu'on appelait autrefois le *sommeil obligatoire*. - Le terme est à changer ; le système, dans sa stricte régularité, aussi ; car il y a des natures réfractaires au sommeil pendant la journée ou chez lesquelles le sommeil du jour empêche celui de la nuit. - Mais enfin ce sommeil de tous, ou de presque tous, à une heure déterminée, que, toute la première, - j'en

conviens – j'ai critiqué et quia été proscrit depuis quelque temps, ne laisse pas d'avoir en soi quelque chose de bon.

Dans la famille, en effet, l'enfant de deux ans, de trois ans, dort chaque jour l'après-midi, et il s'en trouve bien. Les mêmes besoins existent certainement dans la petite population de l'école maternelle. Une heure régulière de sommeil vaudrait mieux que les petits sommeils – à bâtons rompus – auxquels succombent, plusieurs fois par jour, les enfants assis dans la classe ou au préau, et je ne vois pas pourquoi le sommeil ne ferait pas partie de l'emploi du temps dans la section des petits. Ce serait là, dans tous les cas, une question digne de l'étude de nos lectrices.

La nourriture. - Quels sont les aliments nécessaires à de tout jeunes enfants? quels sont les aliments dangereux? quel intervalle doit-on mettre entre les repas des enfants qui fréquentent l'école maternelle, de ceux surtout qui composent la section des petits ?

Les aliments nécessaires sont le lait et la soupe, puis viennent les œufs, et les légumes de digestion facile.

Les aliments dangereux sont ceux qui demandent les efforts de mastication impossibles à réaliser pour les enfants dont la première dentition n'est pas encore achevée. Que de pauvres petiots sont débiles parce qu'on leur fait manger une nourriture qu'ils ne peuvent s'assimiler ! Que de parents ignorent, en cela, les vrais besoins de leurs enfants !

La cantine scolaire, qui fonctionne à Paris, à Bordeaux, à Marseille et dans beaucoup d'autres villes, est d'une incontestable utilité. Pour 5 centimes, l'enfant reçoit une portion de soupe ou de ragoût. C'est chaud, c'est nourrissant, c'est sain.

Dans les écoles où il n'y a pas de cantine, la complication est grande et la surveillance multiple. Les aliments sont-ils appropriés à l'âge des enfants, à leur tempérament, aux conditions sanitaires du pays ? Cela dépend des parents, et il est du devoir de la directrice de donner des conseils à ceux qui, par ignorance ou par paresse, compromettent la santé de leurs enfants. Mais parmi les aliments même sains, si les uns peuvent être mangés froids, tels que la viande bouillie, rôtie, grillée, le poisson et certains légumes frais, d'autres, tels que les ragoûts, les farineux : haricots, lentilles, pommes de terre, sont peu agréables et indigestes quand ils sont froids. Il faut donc surveiller très sérieusement la femme de service chargée de faire réchauffer les déjeuners.

Combien de fois le *petit* enfant doit-il manger?

Toutes les trois heures au moins. Chez lui, avant de partir, vers huit heures ; à onze heures on lui servira la soupe à l'école maternelle ; à deux heures il boira du lait apporté dans son panier ; à cinq heures, seconde soupe, qui lui permettra d'attendre le repas du soir, assez tardif dans les familles d'ouvriers.

La propreté. – C'est d'abord une affaire d'influence, car elle devrait être obtenue en premier lieu dans la famille, et l'école maternelle devrait seulement être chargée de l'entretenir.

Mais l'enfant ne doit pas être considéré comme propre, parce qu'on lui aura lavé la figure et les mains. Ce n'est pas l'apparence de la propreté que nous voulons, c'est la *propreté*. Ce qu'il faut obtenir des mères de famille, c'est le lavage complet du corps chaque matin ; c'est la propreté absolue de la tête. Il faut en finir avec ce préjugé, presque partout répandu, consistant à croire que la santé dépend de cette horrible calotte de crasse qui sent mauvais et qui empêche les fonctions de la peau ; avec cet autre encore plus odieux, qui, dans certaines provinces, mesure le bon tempérament des enfants au nombre des poux qui grouillent dans leurs cheveux.

L'enfant doit venir propre à l'école maternelle, parce que c'est une nécessité d'hygiène physique, et puis parce que c'est une nécessité d'hygiène morale. Les directrices ne sauraient être trop rigoureuses sur ce point ; c'est leur devoir, c'est une de leurs plus nobles prérogatives. Il faut que les enfants soient propres, parce que le sentiment de la dignité ne s'éveille pas ou ne persiste pas chez des êtres crasseux et déguenillés. Les directrices exigeront donc tout le possible; sans oublier cependant que, parmi les enfants qui fréquentent les écoles maternelles, quelques-uns ont des parents indignes, et d'autres des parents qui, malgré leur bonne volonté, ne peuvent suffire à leurs charges. A ces divers titres, tous ont droit à leurs égards, à leur sympathie, à leur tendresse, d'autant plus chaude qu'ils sont plus malheureux. La directrice doit être au courant de la situation de chaque enfant elle doit s'occuper de chacun eu égard à sa situation particulière. Elle est la maman d'une nombreuse famille qui attend tout d'elle. Ce tout, elle le lui donnera.

Quand l'école maternelle sera bien comprise, et tant que notre état social l'exigera, un vestiaire renfermant surtout le linge de corps : chemises, caleçons, jupons, camisoles, bas, sera la base du matériel, le matériel indispensable. Ce vestiaire permettra d'arracher à leurs taudis sans air, à leurs taudis fétides, les petiots qui y végètent à peine vêtus, et de vêtir décentement ceux qui viennent en loques à l'école.

Dans cette école maternelle, vraiment maternelle, la majeure partie de la matinée, toute la matinée, s'il le faut, sera consacrée aux soins matériels (répugnants aujourd'hui, parce qu'ils ne sont qu'un palliatif), à l'éducation physique, au bien-être, au rayonnement des enfants ; ils seront nettoyés, habillés, dorlotés, mis en harmonie avec le local, où, dès lors, ils s'épanouiront vraiment car, à l'heure actuelle, ils y sont gênés par leurs vêtements malpropres, par leurs cheveux en désordre, par leur peau même insuffisamment lavée, et surtout, j'en suis convaincue, par leur misère matérielle et morale, qui produit une discordance, une sorte de cacophonie dans cet intérieur bien soigné.

J'insiste : il faut d'abord s'adresser aux parents, dont un grand nombre, soit de parti pris, soit par insouciance de leur propre intérêt, loin d'aider la directrice, rendent plus ardues encore les difficultés de son œuvre. Si les enfants sont malpropres, en guenilles, à qui la faute, le plus souvent, sinon à leurs parents, à leur mère surtout ? Il s'agit de faire comprendre, dès le premier jour, à la mère, que la directrice de l'école maternelle et la famille ont des droits et des devoirs réciproques, et que la directrice, absolument pénétrée du sentiment de ses devoirs, entend qu'on ait pour elle les égards qui lui sont dus. Or, comme la propreté est une question de dignité ; comme il faut être propre par respect pour soi-même et par respect pour les autres ; comme il faut inculquer à l'enfant le respect de lui-même et le respect d'autrui, – surtout de ceux qui se dévouent à son éducation, - il doit arriver propre le matin à l'école maternelle. La directrice a le droit et le devoir de l'exiger.

Ceci, c'est la théorie. Voyons pour la pratique.

Nous engageons la directrice à se mettre en rapport direct avec les parents. Une fois par semaine, lorsque les mères ont fini leur journée de travail, une réunion est possible à l'école. La directrice questionnera et conseillera.

Il sera entendu

1° Que l'enfant sera exact ; qu'il viendra tous les jours et s'en ira tous les jours aux heures fixées par le règlement, si sa mère ne peut s'occuper de lui quand il n'est pas à l'école ce qui est la règle générale. Les mamans vont au travail, tous les jours à la même heure ; beaucoup, par négligence, laissent l'enfant dans son lit. La chambre solitaire manque d'air et souvent de lumière ; l'enfant, qui n'a plus sommeil, s'ennuie ; il prend des habitudes déplorables, tant au point de vue de l'hygiène physique qu'au point de vue de l'hygiène morale. Combien y perdent leur santé et leur intelligence ! Dans les longues journées passées hors de l'école maternelle, les petits restent enfermés seuls ou confiés à des frères un peu plus âgés ; la chambre est presque toujours trop exiguë, il y a un poêle, une fenêtre. Les faits-divers des journaux nous racontent tous les jours à ce sujet des choses lamentables.

Donc il sera entendu 1° Que l'enfant sera exact.

2° Que la propreté de la figure et des mains est absolument insuffisante, et que l'école exige la propreté du corps. Donc lavages complets tous les jours, bain une fois par semaine, si possible.

3° Que la propreté du corps ne suffit pas encore, si la tête est malpropre. La croûte ne vient pas plus sur une tête lavée et savonnée que sur les mains et sur le cou également lavés et savonnés. Quant au préjugé de la calotte de crasse et de la vermine, il a fait son temps. D'ailleurs l'école est faite pour extirper les préjugés et non pour les entretenir.

4° Que la propreté du corps implique celle du linge ; d'abord celle du *linge de dessous*, ensuite celle des vêtements de dessus. Or le linge de dessous, c'est-à-dire la *chemise*, ne sera assez propre que lorsque l'enfant aura une chemise *de jour* et une

chemise *de nuit*, l'une étant mise à l'air, lavée même quand il fait chaud, pendant que l'autre est sur le corps, et réciproquement.

Beaucoup de parents objecteront leur position précaire. Mais, en général, la directrice n'aura pas de peine à réfuter l'argument.

En effet, la majorité des enfants qui fréquentent les écoles maternelles sont des enfants de cultivateurs, d'ouvriers, et non des indigents. Le dimanche, les jours de fête, ils sont très convenablement vêtus, quelques-uns même avec trop de recherche. La directrice conseillera aux mères de mieux équilibrer à l'avenir : plus de simplicité le dimanche, moins de laisser-aller les autres jours. Elle ajoutera qu'elle a le droit d'être d'autant plus sévère pendant la semaine que l'enfant aura été plus luxueux le dimanche.

Elle parlera de dignité à ces femmes ; et, si quelques-unes se montrent réfractaires à ce sentiment, elle excitera en elles l'orgueil maternel ; elle se fera persuasive. Cette question de propreté ne peut être plus longtemps séparée de la question de la morale. Mais la directrice prêcherait dans le désert si elle n'ajoutait pas les actes aux paroles, et si l'inspection quotidienne de propreté, trop souvent jusqu'ici regardée comme sans importance, était accomplie à titre de simple formalité. Persuadée que tout le temps consacré à l'éducation est du temps gagné, elle fera elle-même minutieusement cette inspection examinant le cou, les oreilles, les cheveux, les genoux, déchaussant ou faisant déchausser quelques enfants pris au hasard, jamais les mêmes, visitant le linge, renvoyant l'enfant malpropre à sa mère toutes les fois que la chose est possible. Quand la mère verra que c'est sérieux, que c'est, pour elle, une question d'être ou de n'être pas déchargée de son enfant aux heures du travail, elle prendra, pour lui, et peu à peu, sans s'en douter, pour elle-même, des habitudes de propreté.

J'engagerai cependant les directrices à être très indulgentes les premiers jours, pour qu'aucun nuage, soit entre la mère et elles, soit entre elles et l'enfant, n'assombrisse l'arrivée de ce dernier ; car une des grosses difficultés qu'elles rencontrent d'abord, c'est l'acclimatation de l'enfant. Il y a des petiots pour lesquels c'est un vrai désespoir de perdre de vue leur mère pour un instant, à plus forte raison quand il faut la quitter pour aller dans une maison inconnue, parmi des individus inconnus. Pour tous, sans distinction de tempérament physique et moral, c'est un changement complet d'habitudes ; enfin un grand nombre ont déjà entendu parler de l'école comme d'un épouvantail, comme d'une espèce de maison de correction. Beaucoup de parents se souviennent encore de l'ancienne fêrule, et la brandissent en imagination sur les menottes des futurs écoliers. Il ne faut donc pas s'étonner de toutes les larmes qui coulent, de tous les cris qui attristent, le matin, les préaux de nos écoles maternelles.

Il faut accueillir ces dépaysés, ces apeurés avec des sourires, des bras tendus, des paroles de tendresse et des baisers ; il faut qu'ils comprennent qu'à l'école maternelle ce que l'on trouve, ce sont des soins, des chants, des jeux, du bonheur.

Au lieu de les asseoir, dès qu'ils arrivent, sur un banc du préau, on les mettra en présence de jouets. Comme exercice d'entrée, on organisera un jeu bien mouvementé, auquel *tous* prendront part. Pas toujours le même, surtout un jeu à surprises. Dès que le petit monde sera bien lancé, si la directrice est un peu fatiguée, si elle veut se conserver pour les heures suivantes, - ce qui est très légitime - elle donnera la direction du jeu aux plus grands. (Il faudrait former des moniteurs de jeux, comme on forme dans quelques écoles des moniteurs de lecture.)

Enfin la directrice s'ingéniera pour que l'enfant, en mettant le pied dans l'école, éprouve une impression agréable, et certainement, chaque matin, il se mettra gaiement en route pour y revenir.

Le gai soleil, une température douce aplanissent bien des difficultés que l'hiver accroît au contraire. Or l'ouverture des écoles coïncide avec la saison mauvaise. C'est alors que le génie maternel de la directrice doit se multiplier. Les enfants ont froid et ils sont grognons; ils ont des bobos qu'on traite légèrement, parce que ce ne sont pas des maladies. Ce ne sont pas des maladies, c'est vrai, mais ce sont des souffrances, et parfois des souffrances aiguës, pour lesquelles il faudrait les plaindre, les dorloter. Je ne veux citer que les engelures, un des fléaux de l'enfance. Peut-on demander à un enfant qui a les doigts gonflés ou des plaies aux doigts de faire du tressage, du tissage, du pliage, du dessin, toutes choses pour lesquelles il faut de la dextérité, de l'adresse ? Ses menottes, généralement malhabiles, refusent le service quand elles sont endolories.

Beaucoup de personnes disent « Il faut aguerrir les enfants ! » Aguerrir n'est pas torturer. On aguerrit par l'hygiène générale, et l'on peut empêcher ainsi les engelures de se produire ; mais, quand elles sont là, il s'agit de soigner l'enfant et, j'en reviens à mon mot, de le dorloter pour lui faire oublier sa souffrance.

L'hygiène générale consistera en lavages à grande eau, - lavages froids en toute saison avant l'apparition des engelures, - en frictions de la peau avec de l'eau aromatisée, en un régime tonique.

Quand les engelures sont venues, il faut de la chaleur, des émollients, par exemple de la graisse très fraîche.

Les mains couvertes d'engelures sont généralement malpropres, un peu parce qu'elles se salissent plus facilement, beaucoup parce qu'elles sont mal lavées. Or elles sont mal lavées parce qu'on s'obstine, en général, à les laver à l'eau froide, ce qui est un supplice pour les pauvres enfants. Il serait facile et peu coûteux d'entretenir sur le poêle une grande terrine pleine d'eau de son, dans laquelle on puiserait pour laver les mains malades.

L'acclimatation de l'enfant se ferait plus facilement s'il apportait son jouet à l'école maternelle. Le petiot qui sentirait sa petite charge de billes dans sa poche, celui qui aurait sa trompette en bandoulière, la fillette qui aurait sa poupée dans ses bras et sa petite provision de chiffons dans son panier, partiraient les uns et les autres de meilleur

cœur le matin, et peut-être entendrait-on moins de pleurs pendant la première heure, peut-être verrait-on moins de petites poitrines soulevées par les sanglots, car il faut avouer que le cas est fréquent.

L'enfant qui apporterait son jouet à l'école y viendrait avec plus de plaisir. Cela est incontestable. Mais nous trouvons d'autres avantages non moins précieux à cette combinaison. Ce jouet serait un élément éducatif, et nous sommes si pauvres sous ce rapport ! D'abord il serait facile à la directrice d'étudier le caractère des enfants. La façon dont ils se mettraient au jeu serait pour elle un précieux indice. L'un irait tout seul dans un coin avec sa propriété ; un autre la montrerait avec orgueil et ne permettrait pas qu'on y touchât ; un troisième proposerait un échange qu'il chercherait bientôt à renouveler ; d'autres se grouperaient pour des parties en commun.

L'enfant maladroit de ses mains ou paresseux d'intelligence apprendrait, de son camarade industrieux, à transformer en instrument récréatif un objet qui lui avait paru jusqu'alors avoir une destination toute différente.

Nous pourrions étendre l'énumération, mais nous nous contentons d'une dernière idée. Il y aurait sans doute par comparaison, du moins, de beaux jouets qui exciteraient l'admiration et la convoitise du plus grand nombre. Leurs propriétaires apprendraient à les prêter de bonne grâce, et leurs petits obligés, à se servir de la propriété d'autrui en l'entourant de soins. Ceux-ci et ceux-là éprouveraient un des sentiments les plus exquis que l'âme humaine puisse ressentir : les propriétaires, la satisfaction d'avoir fait plaisir ; les autres, la reconnaissance.

Grâce au jouet, la glace serait vite rompue, et en quelques instants on serait camarades.

Non seulement on n'a pas encore admis ce principe, mais c'était le principe contraire qui était jusqu'ici en honneur. Comme les directrices se méprenaient sur le but de l'école maternelle, - j'aurai cent fois à revenir sur cette idée - le petit jouet, le compagnon, le consolateur était, à certaines heures, confisqué.

J'ai à ce sujet un souvenir récent. Il faisait chaud ; l'air était lourd dans la salle trop peuplée ; la plupart des enfants luttèrent contre le sommeil ; quelques-uns, vaincus, dormaient par terre. La directrice faisait le possible pour intéresser son petit monde à une leçon, dont le défaut capital était d'être une *leçon*. Une petite fille de quatre à cinq ans attira mon attention. Elle était bien éveillée celle-là, mais à cent lieues de ce que disait la maîtresse. Ce qui la captivait, c'était la poche de son tablier, qu'elle caressait du regard. De temps en temps elle jetait un coup d'œil furtif vers la directrice, et, quand elle espérait n'en être pas vue, elle glissait sa main dans sa poche et en retirait à moitié une petite assiette de métal, une assiette de *ménage*, qu'elle laissait bien vite retomber au fond de sa cachette.

Je m'approchai de la fillette ; elle tressaillit et devint rouge jusque dans les cheveux. Elle se faisait le raisonnement suivant, la pauvre : La directrice me prendrait mon jouet ; que va faire cette dame... une inspectrice générale !!

« Tu as une bien jolie petite assiette, mignonne, lui dis-je; veux-tu me la montrer ? »

L'enfant mit la main dans sa poche et, avec un air étonné et peu rassuré, lentement elle me tendit son trésor.

« Tu as eu une bien bonne idée d'apporter ton jouet. Amuse-toi, et puis apporte-le encore demain. »

Les yeux de l'enfant rayonnèrent; elle n'était plus dans une classe, mais dans un pays lumineux.

Retour table des matières : <http://michel.delord.free.fr/kegomard-educmater.html>